

1932-1933. — N° 141.

Le Sang dans le Rite

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Il suffira du premier papier venu. Tu te serviras, pour signer ton nom, d'une petite goutte de sang.

FAUST. — Si cela t'est absolument égal, cela restera une plaisanterie.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Le sang est suc tout particulier.

(GOETHE, *La tragédie de Faust.*)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 17 Mars 1933

PAR

Georges-Jean-Michel DESSE

Né à VILLEDIEU-SUR-INDRE (Indre), le 13 avril 1908.

Examineurs de la Thèse	{	MM. DUPÉRIÉ, professeur.....	Président.
		SABRAZÈS, professeur.....	Juges.
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		FABRE, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

1933



Digitized by the Internet Archive
in 2026

1932-1933. — N° 141.

Le Sang dans le Rite

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Il suffira du premier papier venu. Tu te serviras, pour signer ton nom, d'une petite goutte de sang.

FAUST. — Si cela t'est absolument égal, cela restera une plaisanterie.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Le sang est suc tout particulier.

(GOETHE, *La tragédie de Faust.*)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 17 Mars 1933

PAR

Georges-Jean-Michel DESSE

Né à VILLEDIEU-SUR-INDRE (Indre), le 13 avril 1908.

Examineurs de la Thèse	{	MM. DUPÉRIÉ, professeur.....	Président.
		SABRAZÈS, professeur.....	Juges.
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		FABRE, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET, DELMAS, SUCESSEUR
6, Place Saint-Christoly

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS. Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELLIER.

PROFESSEURS

MM.		MM.	
Clinique médicale.	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.	MANDOUL.
id.	CASSAET.	Médecine expérimentale.	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.	TEULIÈRES.
id.	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie.	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales.	CARLES.	Clinique gynécologique.	GUYOT.
Clinique d'accouchements.	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants.	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.	DELAUNAY.
Anatomie.	VILLEMEN.	Physique médicale et pharmaceutique.	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.	G. DUBREUILH.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques.	PETGES.
Hygiène.	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.	PORTMANN.
Chimie.	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.	LABAT.
Botanique et matière médicale.	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.	CREYX.
Pharmacie.	DUPOUY.	Clinique dentaire.	CAVALIÉ.

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.		MM.	
Anatomie.	DUBECQ.	Chirurgie générale.	PAPIN.
id.	DUFOUR.	id.	JEANNENEY.
Physiologie.	FABRE.	id.	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.	R. SIGALAS.	id.	LOUBAT.
Médecine générale.	N.	Obstétrique.	PERY.
id.	AUBERTIN.	id.	RIVIÈRE.
id.	DAMADE.	Ophtalmologie.	BEAUVIEUX.
id.	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.	JOULIA.
id.	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
Maladies mentales.	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.		MM.	
Médecine opératoire.	PAPIN.	Puériculture.	FAUGÈRE.
Physiologie.	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac.	GOLSE.
Accouchements.	PERY.	Zoologie et parasitologie.	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.			
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.		MM. CABANNES.	
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.		N.	
id.	Clinique dentaire.	GOURDON.	
		DELGUEL.	

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A MES PARENTS

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR DUPERIE

*Professeur de Médecine expérimentale à la Faculté de Médecine de Bordeaux.
Médecin des Hôpitaux,
Officier de l'Instruction publique.*

Le Sang dans le Rite

INTRODUCTION

Dans ce travail, j'ai rassemblé de nombreux textes de tous pays et de toutes époques, glanés dans de longues lectures. Il n'y a personne qui n'ait été intéressé par le sang dans son inconnue, et il était curieux de rapprocher toutes ces opinions d'où se dégage la même idée : *le sang, c'est la vie*.

M. le Professeur Dupérié a bien voulu s'intéresser à cet essai; qu'il reçoive ici tous mes remerciements.

PREFACE

Le sang est empreint d'une grande mysticité. De tout temps il a semblé plein d'influences occultes. Il est un liquide vivant.

Mac-Orlan dit quelque part : « J'aurais peut-être aussi aimé le sang, autre pôle de l'alchimie.

» On ne connaît pas tout le mystère du sang..., rien ne se répand, ne se multiplie aussi vite, aussi mystérieusement. »

La science, depuis le positivisme, ne voit en lui que la forme, la plasticité, la couleur; pour saisir cet inconnu, il faut s'adresser aux religions, à la philosophie, aux sciences occultes, qui, séparées dans le cours des siècles, apportent une tradition déformée chacune dans leur sens.

Dans une première partie, je parlerai des vertus que l'on attribue au sang.

Dans la seconde, je montrerai plus particulièrement les applications du sang à travers les siècles.

I

Le blessé pâlit, perd connaissance et meurt si l'effusion de sang se poursuit.

« La vie en longs sanglots s'échappe avec son sang », écrit Virgile ⁽¹⁾; de même Ovide ⁽²⁾ :

« A ces mots, sa vie s'échappe avec son sang et sur son corps inanimé s'étend le froid de la mort. »

Où le sang avait été répandu l'herbe poussait plus drue. Ainsi, le sang a-t-il toujours représenté la vie.

Pour le primitif, dans le corps, cette vie se manifeste par le pouls sensible et visible. Elle peut s'échapper, il faut préserver ces parties vulnérables ; de là les colliers, bracelets de poignets et de chevilles, ceintures et pectoraux. On l'emprisonna d'abord dans des anneaux d'os, d'ivoire ou de silex; puis, suivant les règles de la magie imitative, pour leur donner une vertu défensive active, on les orna de délicates figures d'oiseaux et de félins.

« En Egypte, bracelets et colliers étaient souvent composés de petits nœuds, enfilés les uns à la suite des autres et composant un bijou à signification magique; le plus souvent encore, ces nœuds sont posés isolément sur le corps des vivants ou des morts ; ils nouent la vie et l'empêchent de quitter le corps. De là le sens de « protection, garde » que ces signes ont conservé dans la langue égyptienne. » ⁽³⁾.

On suit partout dans le cours des siècles cette notion du sang, principe vital par excellence. Malebranche écrit dans son traité *De la recherche de la vérité* : « L'homme ne demeure guère longtemps semblable à lui-même;... en un

(1) *Enéide*, l. IX.

(2) *Métamorphoses*, l. II, p. 640-646.

(3) Moret, *Au temps des Pharaons*, p. 249.

mot, la vie de l'homme ne consiste que dans la circulation du sang. » (4). Et au début d'une essoufflante synthèse de la physiologie, Rabelais note : « La vie consiste en sang,... un seul labeur peine ce monde, c'est forger sang continuellement. » (5).

Au xvm^e siècle, le physiologue Hunter écrit : « Nous attachons l'idée de la vie à celle de l'organisation; en sorte que nous avons de la peine à forcer notre imagination de concevoir un fluide vivant; mais l'organisation n'a rien de commun avec la vie. Elle n'est jamais qu'un instrument, une machine qui ne produit rien, même en mécanique, sans quelque chose qui réponde à un principe vital, savoir une force.

» Si l'on réfléchit bien attentivement sur la nature du sang, on se prête aisément à l'hypothèse qui le suppose vivant. On ne conçoit pas même qu'il soit possible d'en faire une autre, lorsqu'on considère qu'il n'y a pas une partie de l'animal qui ne soit formée du sang, que nous venons de lui (*we grow out of it*) et que, s'il n'a pas la vie antérieurement à cette opération, il faut au moins qu'il l'acquière dans l'acte de la formation, puisque nous ne pouvons nous dispenser de croire à l'existence de la vie dans les membres ou différentes parties, dès qu'elles sont formées. » (6).

Le sang ruisselle de germes vivants. Les Esquimaux de la terre de Baffin et de la baie d'Hudson disent : « Les âmes des animaux de la mer sont douées d'une plus grande puissance que les âmes ordinaires. Elles sont visionnaires et peuvent voir l'effet du sang humain qui coule et duquel s'élève une vapeur qui entoure la personne qui saigne (vapeur), qui se communique à chacun et à chaque chose qui entre en contact avec cette personne. » (7). Il est à remarquer que le

(4) *De la recherche de la vérité*, I. II, 1^{re} part.; ch. I-III.

(5) *Pantagruel*, I. III, ch. IV.

(6) John Hunter's, *A treatise on the blood, inflammation and gun-shots wounds*, in-4°, London, 1794.

(7) *Bulletin of the american museum of Natural History*, XV, pt. 1, p. 119 (1901).

sang qui coule nous impressionne malgré nous, et à un tel point que certaines personnes ne peuvent supporter ce spectacle et se trouvent mal. Les animaux sont sensibles à l'odeur de l'abattoir et quand ils s'en approchent s'énervent et s'affolent.

Toute modification dans l'organisme est en rapport avec une apparente modification circulatoire. Lisons dans *Le Second Faust* la véhémence diatribe du bachelier au sujet de la vieillesse et de son ralentissement sanguin : « Je trouve assez présomptueux que, parvenu à la plus misérable époque, on veuille encore être quelque chose là où l'on n'est plus rien. La vie de l'homme vit dans le sang; et où le sang circule-t-il comme dans la jeunesse? C'est là le sang vivant dans toute la fraîcheur de sa force, qui se crée une nouvelle vie de la vie même. Là tout se meurt, là on peut faire quelque chose. La faiblesse tombe, la force s'avance. Tandis que nous avons conquis la moitié du monde, qu'avez-vous donc fait vous autres ? Sommeillé, réfléchi, rêvé, pensé; des plans et toujours des plans! A coup sûr, la vieillesse est une fièvre froide dans l'engourdissement d'une nécessité quinteuse. Passé 30 ans, autant vaudrait mieux qu'un homme fût mort; ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de vous assommer à temps! » (8).

Le sommeil, avec sa perte de connaissance, le relâchement des membres, la pâleur, fut par comparaison assimilé à la mort. Pour Alcméon, il est dû à la retraite du sang vers la région du cœur et pour Empédocle (d'Agrigente) au refroidissement modéré de sa chaleur. C'est l'état intermédiaire, puisque le retrait total du sang ou son refroidissement complet amène la mort.

Tout effort musculaire ou intellectuel nécessite une vascularisation intense soit du muscle, soit du cerveau; pendant la digestion qui accapare le flux sanguin, nos pensées s'élaborent avec moins d'aisance. Que resterait-il de l'émotion si

(8) Goëthe, *Le Second Faust*, acte II

l'on supprimait les réactions vaso-motrices? C'est là la conception soutenue par William James et par Lange. Ainsi, dans la peur, le sang se retranche au plus profond de nous-mêmes, il y a vaso-constriction périphérique, notre face pâlit, nous grelottons; sans ces manifestations, pas de peur : dissociée de toute sensation corporelle elle est inconcevable. « Personne, dit Lange, ne s'est jamais avisé de distinguer d'une émotion véritable celle que provoque un bruit soudain et violent; personne n'hésite à la considérer comme une peur... Bien des gens ne s'habituent jamais à rester près d'un canon que l'on tire, bien qu'ils sachent avec certitude qu'ils n'ont aucun danger à redouter, ni pour eux ni pour personne; c'est seulement à cause du bruit. » (9). L'exemple connu des gens, qui, dans un accident de chemin de fer, fuient et ne réalisent leur peur qu'après une course éperdue, illustre bien cette prépondérance de l'élément moteur. Ce que James et Lange ont soutenu pour l'émotion, Ribot l'applique à l'attention : « L'attention, dit-il, dépend d'états affectifs, les états affectifs se réduisent à des tendances, les tendances sont au fond des mouvements (ou des arrêts de mouvements) conscients ou inconscients; l'attention est liée à des conditions motrices dès son origine même. » (10). L'état de conscience est maintenu en pleine lumière malgré la rivalité des autres états; la volonté « n'agit que sur des muscles et par des muscles » (11).

Ainsi sans phénomènes moteurs ni émotion, ni attention, toute cette motricité est conditionnée par le jeu de notre circulation. Sans afflux de sang au cerveau, pas de pensée, pas d'effort sans vascularisation intense.

Or, ce sentiment de l'effort, lutte d'une activité contre une inertie, a été pour Maine de Biran la base de la conception du « moi ». Eliminant l'idée du moi spectateur de ses états

(9) Lange, *Les émotions*, trad. Dumas, p. 102, 103.

(10) Ribot, *Psychol. de l'attention*, Alcan, 1889, p. 175.

(11) Ribot, *loc. cit.*, p. 73.

psychologiques; « du monsieur qui de la fenêtre se regarde passer dans la rue », cher à Pascal, Cousin et Garnier, nous voyons que toutes les théories du moi se réduisent pour la plus grande partie dans le jeu de la circulation sanguine. Le sentiment de l'effort, en effet, n'existe pas sans sensation de fatigue, articulations bloquées, muscles raidis, avec pour base une variation circulatoire; pas d'effort sans vascularisation musculaire intensive. L'idée du moi, si complexe, qu'elle soit définie par le sens musculaire de Wundt, la cœnesthésie, les réactions vis-à-vis du milieu extérieur, le sentiment de causalité de Preyer, le faisceau de sensations de Hume, démontre au fond de tous les cas l'importance du rôle joué par l'afflux sanguin. Nos réactions vis-à-vis de ce qui nous entoure nous distinguent en tant qu'individus, et émotions, attention, nous l'avons vu, sont motrices à leur origine. Les gens à circulation ralentie sont calmes, froids, pleins de pondération. Tous nos tissus sont imbibés par le sang, il est en perpétuel contact avec eux. C'est un résumé de toutes nos particularités cellulaires, il nous nourrit, nous défend. « Il avait le sang fort », entendons-nous dire dans la rue, au sujet d'une personne remise d'une maladie.

Nous savons que nous sommes entourés d'un faisceau de radiations, et, chaque jour, la science, dans sa progression, découvre notre soumission aux influences extérieures. Les « derniers venus », les rayons cosmiques, ont une force capable de briser dans nos corps des millions d'atomes. Nés des nébuleuses interplanétaires, dit-on, leurs variations peuvent être provoquées par les interférences de radiations venant de sources autres. Toutes nos cellules sont des accumulateurs et des transformateurs d'énergie cosmique. A la naissance, l'enfant dans sa première inspiration ne fait-il pas imprimer sur son sang, par l'intermédiaire de l'air, l'influence prépondérante d'un rayonnement qui pourrait, en quelque sorte, établir une directive pour sa vie entière? Nous savons par les expériences du biologiste américain Müller, du Texas, que, sous l'influence de radiations de faible lon-

gueur d'onde, les races obtiennent des mutations plus nombreuses : il démontre qu'il se produit cent cinquante fois plus de mutants dans la descendance de mouches du vinaigre traitées par les rayons X que dans celles de sujets témoins. Notre sang, circulant de cellule en cellule, ne serait-il pas le vecteur de toutes ces influences extérieures, son rôle ne doit pas se borner à transporter de l'oxygène et de l'acide carbonique. Le destin des êtres vivants serait régi par des rayons venus du ciel, ce qui nous rappelle singulièrement les rêveries des vieux astrologues et éclaire l'attitude du mage chaldéen, qui, juché sur le toit, guettait l'étoile qui apparaîtrait au premier cri de l'enfant.

Pour les anciens les artères étaient emplies d'air, et un papyrus égyptien nous apprend que : « la tête comprend vingt-deux vaisseaux qui amènent les esprits en elle et les envoient, de là, à toutes les parties. Il y a deux vaisseaux pour les reins, qui communiquent la chaleur jusqu'au fondement. Il y a deux vaisseaux pour les cuisses; il y a deux vaisseaux pour le cou; il y a deux vaisseaux pour les bras; il y a deux vaisseaux pour l'occiput; il y a deux vaisseaux pour le front; il y en a deux pour les yeux, deux pour les paupières, deux pour l'oreille droite, par lesquels entrent les souffles de la vie; deux pour l'oreille gauche, par lesquels les souffles de la mort entrent également. »

Les souffles dont il est question à propos de l'oreille droite étaient « les bons souffles, les souffles délicieux du nord », la brise de mer qui tempère les ardeurs de l'été et qui récrée les forces de l'homme, sans cesse amoindries par la chaleur et menacé d'épuisement. Les esprits vitaux s'insinuaient par l'oreille et par le nez dans les veines et dans les artères, se mêlaient au sang, qui les entraînait par le corps entier; ils portaient l'animal et le mouvaient pour ainsi dire. Le cœur, le marcheur perpétuel ⁽¹²⁾, — Lâiti — les attirait et

(12) Aristote disait que le cœur et la verge étaient dans l'homme deux sortes d'animaux qui se remuaient d'eux-mêmes.

les répartissait à travers l'économie; on le réputait « le commencement de tous les membres », et quelque endroit du vivant que le médecin palpât « la tête, la nuque, les mains, la poitrine, les deux bras, les jambes, la main tombait sur le cœur », et il le sentait battre sous ses doigts. Les vaisseaux se gonflaient et travaillaient régulièrement par l'influence des bons souffles; ils s'échauffaient, s'obstruaient, se durcissaient, éclataient sous celle des mauvais, et il fallait que le médecin les débouchât, en calmât l'inflammation, leur rendît leur vigueur ou leur élasticité. Au moment de la mort, les esprits vitaux « se retiraient avec l'âme; le sang, privé d'air, se coagulait, les veines et les artères se vidaient : l'animal périssait » faute de souffles (13).

Si l'on n'a pas toujours été jusqu'à placer « l'Ego » dans le sang comme certaines sectes, ainsi que l'ont fait les Rose-Croix, il est à remarquer que le sang a toujours été considéré comme l'expression de la personnalité. Le pape lui-même, il y a deux ans, interdit à un groupement de jeunes filles d'offrir constamment leur sang pour des transfusions, ainsi qu'elles en avaient l'intention, pour cette raison que les donneurs de sang laissent à ceux qu'ils ont sauvés la marque indélébile de leur personnalité morale.

Les anciens Normands et Ecossais n'admettaient aucun étranger dans leur famille sans mélanger leur sang avec celui du clan dans une cérémonie. Le sang de la race devant se conserver dans sa pureté primitive, le métissage était strictement réprouvé. Ceci a un tel point qu'aux Indes dans les lois de Manou (14), il est spécifié : « le fils d'un Sûdra et d'une femme Sûdra (caste la plus basse) est de sang plus pur que le fils d'un Sûdra et d'une femme de la classe la plus élevée ». On voulait que le même sang circule toujours et qu'ainsi l'esprit de l'ancêtre se poursuive dans ses descendants.

(13) Cf. la médecine égyptienne dans *La science orientale avant les Grecs*, Abel Rey, p. 340.

(14) *Lois de Manou*, X-30.

C'est votre sang qui parle en moi.
O ma mère des Ecaussines,

écrit le poète wallon Max Elskamp.

Il est excessivement curieux de rapprocher de cela que toutes les races considérées autrefois et même de nos jours comme clairvoyantes, en possession d'une « double vie », étaient des races pratiquant exclusivement le mariage consanguin : *Les Egyptiens seuls dépositaires des secrets divins*, Macrobe, Sat. I, 12. Ainsi encore actuellement les Bohémiens.

Le sang c'est la sève, « l'intelligence » de l'ancêtre. On le fait couler du bras et surtout de la subincision urétrale et on en pétrit les figurations totémiques ⁽¹⁵⁾.

Le lien qui existait entre le totem et la tribu qui portait son nom était tenu pour réel et non fictif. Périodiquement, une femme du clan s'unissait au totem. Hérodote nous rapporte qu'à Mendès, de son temps, le bouc sacré s'était accouplé à une femme; Strabon et Diodore relatent le même fait à Memphis et à Thèbes; le rite se pratiquait encore à Rome, au temps de Tibère dans le temple d'Anubis ⁽¹⁶⁾.

On incisait profondément dans les régions inférieures de la colonne vertébrale et sur les chairs béantes on versait le sang chaud, chargé de sève de l'animal totem; c'était une transfusion de sang totémique.

Un grand explorateur, le Docteur Rohem, qui resta sept ans dans le Busch australien, désert impénétrable et mystérieux, nous cite le rite d'initiation des adolescents des tribus Pitchantaras, Yumus et N'galis, qui n'ont que le sang pour divinité. Cette cérémonie est l'« Andatta », les femmes en sont strictement écartées sous peine de mort.

« Les hommes tournaient autour de chacun des futurs baptisés, au rythme d'une mélopée sauvage, les frappant, les rejetant sur la terre de l'initiation. Ils leur couvraient

(15) Cf. *N. T. of cent. Aust. Spencer and Gillen*, p. 559.

(16) Cf. S. Reinach, *L'Égypte préhistorique*, p. 48.

le visage de terre et de feuillage, tandis qu'un homme, immobile dans le cercle, se ligaturait lentement le bras, avec une corde tissée dans une chevelure, puis s'ouvrit les veines. » Les adolescents sont ainsi recouverts pendant trois jours d'un vêtement de sang. « Au troisième jour, deux forts guerriers les firent de nouveau entrer dans le cercle. Comme les jours précédents, ils furent baignés dans la sève humaine. La dernière épreuve allait finir. Pukitiwara, le sorcier, tailla dans un arbre une sorte de coupe grossière. Un peu de sang qui ruisselait sur l'initié y fut répandu. Chacun des barbares y trempa ses lèvres, les initiés durent boire à leur tour... Entre les adolescents, les hommes mûrs et les vieillards de la tribu était scellé le traité du sang. »

Le baptême de sang existe dans le Mithraïsme. Du sang du taureau étaient nés tous les êtres vivants, et le néophyte de la religion de Mithra était soumis au rite du baptême sanglant ou taurobole, qui avait lieu le 20 avril. Prudence nous en a laissé une description : « A travers mille fentes étroites, l'ignoble pluie suinte et tombe goutte à goutte, dans la fosse le prêtre la reçoit, tête, vêtements, tout le corps exposé; même vers elle il tourne sa bouche, expose ses joues, la reçoit dans les oreilles en couvre ses lèvres et ses narines, ses yeux en sont emplis et il n'écarte point son palais, sa langue est arrosée jusqu'à ce que tout soit englué de sang noir. »

Gruter nous a également transmis une inscription à ce sujet :

DIS MAGNIS

MATRI DEUM ET ATTIDI

SEXTUS AGESILAUS AEDISIUS.....

..... TAUROBOLIO

CRIOBOLOQUE IN AETERNUM

RENATUS ARAM SACRAVIT (17).

(17) Cf. Van Dale, *Dissert. de orac. ethnicorum*, Amst. 1683, in-8°, p. 223.

Dans les cérémonies de la chevalerie, l'aspirant chevalier devenait à 14 ans varlet ou damoiseau; il nouait alors une de ces amitiés connues sous le nom de « fraternité d'armes » consacrées par des serments redoutables, par le mélange des sangs que les contractants tiraient de leurs veines et qui obligeaient aux plus grands sacrifices pour toute la durée de la vie. Il revêtait aussi une tunique rouge, symbole du sang qu'il devait verser pour tenir ses engagements.

Les pactes sont signés de sang. « Il est suc tout particulier », explique Méphistophélès à Faust qui s'étonne. La littérature du moyen âge nous donne foule d'exemples de cette coutume.

Le diable le contraignit si durement
Qu'il tira du sang de sa peau
et écrivit...

(Brun de Schoenebecke, *Le miracle de Théophile.*)

De son sang les escrist
Aultre encre n'y fist mettre.

(Rutebœuf, *Le miracle de Théophile.*)

De ton sang lettre me feras
Et de ta main tu l'éciras.

(Andrieu de la Vigne, *Le mystère du chevalier
qui donna sa femme au diable.*)

Urbain Grandier, curé de la paroisse de Saint-Pierre et chanoine du chapitre de Sainte-Croix, à Loudun, nous a laissé la teneur du pacte qui le liait au diable et qu'il signa de son sang, et tout récemment on pouvait lire dans les journaux qu'un Japonais, postulant un emploi, avait adressé à l'Empereur une lettre écrite et signée de son sang pour donner plus de poids à sa demande et fixer ainsi l'intérêt qu'il portait à cette situation.

*
* *

Les places les plus variables ont été attribuées à l'âme. Aux ventricules du cerveau pour Hippocrate et Hérophile ⁽¹⁸⁾, dans l'estomac pour Epicure, dans le cœur pour les stoïciens, incluse dans la membrane de l'épicrane pour Erasistrate, entre les deux sourcils pour Strato. Selon Galien, chaque partie possède son âme, Démocrite et Aristote sont du même avis ⁽¹⁹⁾. C'est pour Varro « un air reçu par la bouche, échauffé au poumon, attrempé au cœur et répandu par tout le corps » ⁽²⁰⁾. Plus tard, on lui assigna le centre du diaphragme comme domicile et Descartes ne la voit pas ailleurs que dans la glande pinéale.

Mais certains se sont accordés pour faire du sang son siège. C'est d'abord la version de la Bible. Maints versets le répètent : « Si un homme de la maison d'Israël ou des étrangers qui séjournent au milieu d'eux mange du sang d'une espèce quelconque je tournerai ma face contre celui qui mange le sang et je le retrancherai du milieu de son peuple. Car l'âme de la chair est dans le sang. » ⁽²¹⁾. « Garde-toi de manger le sang, car le sang, c'est l'âme. » ⁽²²⁾. C'était aussi l'opinion d'Empédocle d'Agrigente, dont Lucrèce rapporte les théories : « L'âme est de la nature du sang » ⁽²³⁾, celle de Virgile : « Il vomit son âme de sang » ⁽²⁴⁾, de Pli-

(18) Plutarque, *Des opinions des philosophes*, IV, 5 (même source au sujet des auteurs suivants).

(19) *Sextus Empiricus Adv. Mathem.*, p. 201.

(20) Lactance, *De Opif. Dei*, ch. 17, n° 5.

(21) *Lév.*, 17-10.

(22) *Deut.*, 12-13.

(23) *De natura rerum*, l. III, 43. Dans le livre VI, le vers 473 : « Nam ratio cum sanguine abest humoribus omnis » a été considéré comme intraduisible et rejeté par la plupart des commentateurs, notamment Creech. Rapproché du vers 43 du livre III, il me semble ne pas manquer d'intérêt et je me permets de le traduire par : « En effet toute raison s'enfuit avec le sang et les humeurs. »

(24) *Enéide*, IX, 349.

ne ⁽²⁵⁾, celles d'Origène ⁽²⁶⁾ et de Rabelais, qui écrit : « Sang est siège de l'âme. » ⁽²⁷⁾.

Plus prudent, Cicéron donne son opinion : « Pour la figure de l'âme et le lieu où elle réside, c'est ce qu'il ne faut pas chercher à connaître. » ⁽²⁸⁾.

*
* *

Tout naît du sang. Les légendes chaldéennes sur la création de l'homme nous le montrent pétri de terre et du sang de Bel; tous les êtres vivants, dans la religion de Mithra, sont issus du sang du taureau et, en ces termes, s'exprime la quatre-vingt-seizième sourate du Coran : « Répète au nom de ton Dieu, qui a créé toutes choses, qui a créé l'homme du sang congelé. »

« L'empire des dieux, malgré sa hauteur, ne fut pas plus en sûreté que sur la terre. Les géants, pour le conquérir, entassèrent, dit-on, jusqu'aux astres, montagnes sur montagnes. Alors le puissant Jupiter brisa l'Olympe de la foudre, en renversa le Pélion élevé sur l'Ossa. Tandis que ces affreux colosses gisaient ensevelis sous les masses qu'ils avaient amoncelées, la Terre, inondée du sang de ses enfants, vivifia, dit-on, ce sang par la chaleur féconde et, pour conserver la trace de leur origine, en forma d'autres êtres à face humaine. Mais cette race méprisa les dieux, fut altérée de carnage et ne respira que la violence. On reconnaissait qu'elle était née du sang. » ⁽²⁹⁾.

Dans l'acte mystérieux de la génération, le sang joue un rôle primordial. Les auteurs anciens s'accordent pour faire naître l'enfant d'un mélange de sperme et de sang des menstrues. D'après le Coran, nous avons été créés par gra-

(25) C. Pline, *Sec. Hist. nat. curis Harduini*, Paris, 1685, in-4°, t. II, lib. XII, cap. 70, p. 583.

(26) *De Princ.*, III, 4^e éd., Ruai, Paris, 1733, in-folio, t. I, p. 145.

(27) *Loc. cit.*

(28) *Tusc.*, I, 28

(29) Ovide, *Métamorphoses*, I, 3; 151-162.

dation : d'abord sperme (nouftah), puis caillot de sang ('alagah), masse de chair (mougdhah), os et chair ⁽³⁰⁾.

Paracelse et Amatus, pour étudier cette formation, mirent dans une fiole de la semence d'un homme avec du sang des règles d'une femme, puis enfouirent cette fiole dans du fumier chaud.

Pour Pythagore de Samos, la semence masculine est l'écume du meilleur sang ⁽³¹⁾, du plus utile. Elle provient de la superfluidité de la nourriture, comme le sang et la moelle. Aristote ne la fait pas se former dans le testicule : elle est le sang le plus pur et le plus sain; elle provient de la nourriture sanguine élaborée à son dernier point. La femelle ne contribue à la gestation que par le sang des menstrues; elles sont, dit Aristote, une excrétion utile, mais bien moins pure, moins élaborée, moins raffinée, pour ainsi dire « du sperme sans âme ». Ce sang menstruel pour Erasistrate de Julis, sert de nourriture au fœtus, c'est pourquoi, durant la gestation, il cessè de couler. D'ailleurs, « le lait n'est que du sang pourri; au dixième jour du huitième mois se produit chez la mère la « putréfaction blanche » ⁽³²⁾.

Aussi, chez les Egyptiens, l'enfant n'était jamais illégitime, car seul le père était considéré comme générateur, la mère n'ayant fourni que la nourriture de l'enfant.

Pline exprime les mêmes idées : « Cet écoulement menstruel, dont les effets sont si grands, revient aux femmes tous les trente jours et plus abondant au troisième mois. A quelques-unes, cependant, il revient plus souvent et à d'autres il ne vient jamais, mais celles-ci ne peuvent être mères, car c'est du sang menstruel que se forment les enfants. La semence du mâle sert à coaguler ce sang, à le resserrer, et le temps en donne ensuite l'organisation et la vie. Si donc l'écoulement continue pendant la grossesse, l'enfant, sui-

(30) Coran, XXIII, 13 et 14.

(31) Plutarque, *Des opinions des philosophes*, V, 3.

(32) Il existe un dessin de Léonard de Vinci représentant une femme en coupe dont le vagin est relié au sein.

vant Vigidius, sera faible, plein d'humeurs, ou même ne vivra pas. » (33).

La femme a toujours été considérée impure dans sa menstruation, et, participant à la formation de l'enfant, elle ne pouvait que fournir les parties grossières. On peut voir une explication de l'infériorité où l'on tenait la fille vis-à-vis du garçon dans ce fait que le sexe est déterminé par la première semence émise, et qui a plus de force, dit le Talmud; d'où la matérialité de la femme.

Tenant son écoulement menstruel de sa nature, plus chaude que celle de l'homme, explique Parménide, la femme privée de règles ou dont le sang ne possède pas les qualités de chaleur requise ne peut engendrer; un sang autre, jeune, plein de vigueur, qu'elle absorbera, peut y remédier. Cette coutume existe encore à notre époque, ainsi que les exemples suivants l'indiquent.

« Mosammat Tchirondji était fort ennuyée parce qu'elle n'avait pas donné de fils à son mari, qui en était profondément affecté...

» Un homme de science, qui avait l'habitude de lui rendre visite et de célébrer le « poudja », lui avait dit que Mosammat Tchirondji pouvait être guérie de sa stérilité si elle mangeait la chair chaude et fumante d'un enfant vivant...

» On plaça l'enfant à l'intérieur du carré de terre fumée, et Krichna fit le sacrifice du feu à la déesse Devi...

» Ils placèrent l'enfant au centre du groupe, et chacun d'eux, se servant de son propre couteau, découpa un morceau de chair dans la cuisse, et, à l'aide de nouvelles entailles, tira du sang de dessous les côtes. L'un d'eux traça sur le sol un « Antra », ou carré magique, avec le sang qui avait été recueilli dans un pot en laiton et qui devait être bu par la femme sans enfant... » (34).

« ... Deux prêtres, l'un avec un coutelas au poing, l'autre

(33) Plin., *Hist. Nat.*, I. VII, XIII, 15.

(34) Cecil Walsch, *Mœurs criminelles de l'Inde, le sacrifice humain*, p. 184, Payot, Paris.

tenant une jeune chèvre. La chèvre braille, car il y a dans l'air cette odeur que toutes les bêtes redoutent. Un éclat de bruit, ce sont les tambours qui tonnent devant la déesse. Le prêtre qui tient la chèvre la balance en l'air et la laisse retomber, étirée par les pattes, la tête hurlante maintenue solidement dans un poteau fendu. Le second prêtre, d'un seul coup de son coutelas, décapite la bête. Le sang ruisselle sur les dalles, les tambours et les gongs devant la déesse éclatent frénétiquement. « Kali ! Kali ! Kali ! » crient à la fois tous les prêtres et les suppliants, dont quelques-uns se jettent la face contre terre sur le pavé du temple.

» Cependant et instantanément, une femme qui attendait derrière les tueurs de chèvre s'est précipitée en avant et jetée à quatre pattes pour laper le sang avec la langue « dans » l'espoir d'avoir un enfant ». Et maintenant une deuxième femme, se penchant, imbibe de sang un linge, qu'elle fourre dans son sein, tandis qu'une demi-douzaine de chiens pelés et galeux, horriblement défigurés par des maladies sans nom, plongent leurs museaux avides dans la mare de sang qui s'allonge. » (33).

(33) Katherine Mayo, *L'Inde avec les Anglais*, p. 44, *Les documents bleus*, N. B. F., 1929.

II

Le sang représentant la vie, étant l'expression de la personnalité, on l'a utilisé :

- a)* pour donner un renouveau de force aux faibles et aux vieillards;
- b)* en offrande à la divinité et aux âmes des ancêtres;
le sacrifice sanglant est en quelque sorte une
« transfusion faite à la divinité »;
- c)* pour faire apparaître les morts et les interroger;
- d)* comme poison s'il est impur.

« On cherche toutes sortes de viandes et de breuvages; on a recours aux philtres, à la magie pour s'empêcher de mourir, mais quand souffle le vent de la Destinée, que la Divinité nous pousse, il faut partir : déplorer sa misère ne sert à rien. »

(MARC-AURÈLE, *Pensées*, I. VII, LI.)

Remplacer le sang des faibles et des vieillards par celui d'un sujet vigoureux, c'était là le secret de la vie éternelle. Aussi, que de tentatives faites dans ce but. C'est par une transfusion que Médée rajeunit Eson : « ... elle tire un glaive et ouvre la gorge du vieillard. Elle laisse couler le vieux sang et le remplace par ses suc. Dès qu'Eson les a reçus par la bouche ou par sa blessure, sa barbe et ses cheveux, dépouillés de leur blancheur, noircissent tout à coup; sa maigreur disparaît, sa pâleur et ses rides s'évanouissent, un nouveau sang circule dans ses veines, et son corps prend de l'embonpoint. Eson étonné retrouve la vigueur dont il se souvient d'avoir joui quarante ans auparavant. » (1).

Tarraquila, épouse de Tarquin l'Ancien, aurait ainsi subi avec succès une transfusion sanguine. Hérophile se servait pour cela du sang des gladiateurs. Maximus en parle dans ses principes de physique, et Libanus l'aurait vue appliquer (sacrifices de l'empereur Julien).

Mais l'exemple le plus précis que nous possédons est la transfusion faite en 1492 sur Giambattista Cibo, le pape Innocent VIII, par un médecin juif nommé Sédecias. Cela coûta la vie à trois adolescents, et Innocent lui-même fut tué par hémolyse.

« Probablement, il était entré de l'air dans ses veines »,

(1) Ovide, *Métamorphoses*, I. VII.

dit Villari (2). Après les travaux de Harvey, Lower réalisa en Angleterre des transfusions d'animal à animal en reliant la carotide et la jugulaire interne par l'intermédiaire de petits tuyaux de plumes. En France, la première transfusion réglée sur l'homme fut réalisée par Denis; les deux premiers résultats furent satisfaisants, mais il y eut bien vite des désastres qui amenèrent des querelles tant et si bien que pour éviter de nouvelles catastrophes un arrêt du Châtelet daté du 17 avril 1668 interdit cette opération sous peine de « punition corporelle ».

On boit également le sang pur. Les Huns et, plus proches de nous, certaines peuplades sauvages buvaient le sang de leurs victimes pour acquérir plus de forces. Les Romains, à l'issue des combats de gladiateurs, se précipitaient sur leur sang encore chaud. Les exemples de cette manie sont fréquents. Tacite dit que Drusus, fils de Tibère, aimait la vue du sang et devait certainement s'en repaître. Ezzelin IV surnommé le Féroce, farouche adversaire de la papauté au xviii^e siècle, avait « une passion pour le sang, comme d'autres en ont pour le vin » (3). Dans son *Tetrabiblos*, Aetius, médecin byzantin du v^e siècle, parle d'hommes qui rôdaient autour des cimetières pour déterrer les cadavres frais. Casper cite le cas d'un idiot qui mangeait un enfant pour prendre des forces (4); d'autres exemples du même genre sont donnés par Peter van Foreest, médecin hollandais du xvi^e siècle (5). En 1860, Dumollard, surnommé l'Assassin des bonnes, se saoulait de leur sang, et, au procès de Papavoine, son avocat plaida la monomanie sanguinaire. Dans un volume de souvenirs, un ancien gardien de la prison de la Santé raconte qu'un élève des Beaux-Arts, anxieux et hypocondriaque, fut arrêté pour le meurtre d'une jeune fille dont il suça le sang. Dans ses antécédents, on retrouva qu'il avait exercé le métier de tueur à la

(2) *Storia de Savonarola*, I. I, cap. IX, p. 140, Firenze, Félice le Monnier, 1839.

(3) Oscar Wilde, *Le portrait de Dorian Gray*, p. 210.

(4) Casper, *Vierteljahrschrift*, VIII, p. 163.

(5) *Observationum et curationum medicinalium*, c. XVIII, Francfort, 1602.

Villette, où, toujours ponctuel, il ne lui était reproché qu'une chose : l'habitude écœurante, après chaque victime, d'essuyer son coutelas de deux coups de langue ⁽⁶⁾.

Dernièrement ⁽⁷⁾, Bier rapporte que le Directeur des Abattoirs de Berlin lui a appris que, de nos jours encore, nombreuses sont les personnes qui viennent boire le sang frais après l'abatage.

Une autre méthode de rajeunissement, plus difficilement applicable vu le nombre de victimes nécessaires, consiste en bains de sang. En 1600, en Hongrie, la comtesse Bathori, nièce du roi de Pologne, fit égorger six cent cinquante jeunes filles, dont le sang tout fumant était versé sur elle.

Ce « besoin de sang » de certains individus a été remarqué de tout temps. Dans la mythologie grecque, nous trouvons les Kères, noires aux yeux sanglants, inspirant l'effroi; revêtues d'un manteau rouge, elles se rassasiaient de sang humain et hantaient les champs de bataille; leur nom s'apparente à celui de la sombre Ker d'Hésiode (*la Destruction*).

Il n'y a pas bien longtemps que loups-garous, versipelles ou lycanthropes ont été rejetés dans la légende. Ovide cite Lycaon, qui, « emporté par sa fureur et par sa soif de carnage, se jette sur les troupeaux et aime encore à s'enivrer de sang » ⁽⁸⁾. Evanthé, écrivain grec assez estimé, rapporte, d'après des auteurs arcadiens, que dans la famille d'un certain Anthus, on choisit au sort un individu que l'on conduit au bord d'un étang de ce pays. Là il suspend ses habits à un chêne, passe l'eau à la nage, gagne le désert, où il est transformé en loup, et vit avec les autres loups pendant neuf ans. S'il est resté pendant tout ce temps sans voir un homme, il revient à l'étang, le repasse et redevient ce qu'il était, sauf qu'il a vieilli de neuf années. Agriopas, auteur des *Olympioniques*, raconte que Démocrite de Parrhase, dans le temps que les Arcadiens offraient encore des victimes humaines à Jupi-

(6) Maurice Aubenas, *Les Vampires*.

(7) *Revue des progrès thérapeutiques*, oct. 1931; n° 10, p. 226.

(8) *Métamorphoses*, I, 4, 233-235.

ter Lycéen, mangea dans un sacrifice des entrailles d'un enfant immolé et fut changé en loup ⁽⁹⁾.

Partout nous retrouvons de semblables récits : « Les Scythes et les Hellènes établis en Scythie rapportent que chaque Neurien est changé en loup pour quelques jours. » ⁽¹⁰⁾. Chez les Cambodgiens, les loups-garous sont appelés « smel » ⁽¹¹⁾.

Ces légendes eurent à leur base des cas de folie où le sujet se croyait transformé en animal. Guillaume de Paris, dans son livre *de Universo*, c. 43, cité par Pierre Le Loyer dans ses *Livres des Spectres*, raconte qu'il a connu un homme lequel se croyait changé en loup et qui, à certaines époques déterminées, se cachait dans une grotte, située au milieu d'un fourré très épais : là, plongé dans le sommeil, il s'imaginait qu'il était vraiment un loup. A force de l'épier, on finit par découvrir l'endroit où il était, et on le trouva dormant dans une sorte d'extase. Mais aussi que de cas créés par l'imagination populaire, au moyen âge, où le diable et sa cohorte de sorcières terrorisaient les esprits. Les cas de vampirisme renforçaient ces croyances, et à toute disparition d'enfant, les sorcières, qui en usaient pour leurs pratiques ignobles ⁽¹²⁾, n'oubliaient pas de diriger les accusations vers cette hypothétique bête sauvage qui rôdait autour de chaque village. Le voyageur, hirsute, dépouillé et roué de coups par des bandits, ou celui qu'un savant mélange de belladone, jusquiame et stramoine, avait endormi à l'auberge isolée, se réveillant au milieu des bois, délirant, insensible aux blessures des branches, dans son intoxication belladonnée,

⁽⁹⁾ Plinc, *Hist. Nat.*, c. VIII, XXXIV, 22.

⁽¹⁰⁾ Hérodote, *Histoire*, l. IV, 403.

⁽¹¹⁾ *Sorcellerie chez les Cambodgiens* (*Revue encyclopédique*, 15 avril 1895).

⁽¹²⁾ « Si une sorcière a dévoré quelqu'un, elle payera deux cent sous d'amende », dit la loi salique, collection de D. Bouquet, t. IV, p. 436. Cf. Lidembrog, *Dodex legum antiquarum, in lege Salica*, XXI, XXII, LXVII, et on lit dans le capitulaire de Charlemagne : « Si quelqu'un, sous prétexte qu'un homme ou une femme sont sorciers et qu'ils mangent des hommes, les mange lui-même ou les fait manger à d'autres, après les avoir embrochés et rôtis, qu'il soit puni de mort. » (*Capitul. carol. magni pro parto Sax.*, cap. VI, Baliez, t. I, p. 231).

avaient vite perdu toute apparence humaine pour les gens qui les apercevaient.

Des observations plus récentes de vampirisme nous sont rapportées par Lombroso et Penta ⁽¹³⁾ :

Vincenzo Verzeni, né à Bottanuco (Italie) en 1849; il eut une hérédité nerveuse très chargée. Lui-même n'apprit jamais à lire et parla toujours le patois de son pays; il donna toute sa vie d'indéniables signes de faiblesse mentale. Masturbateur précoce, il éprouva un plaisir sexuel très grand à tuer des volailles dans sa basse-cour. Il ne connut jamais le coït normal. Une fois il s'aperçut qu'il avait un extrême plaisir et une éjaculation en serrant une femme au cou. Mais, dans la suite, l'éjaculation fut plus lente et il dut serrer les femmes au cou jusqu'à les étrangler. Pour prolonger le plaisir, il mutila ses victimes, leur suça le sang et détacha même des lambeaux pour les manger. Pendant qu'il commettait le crime, il sentait ses forces augmenter, était presque inconscient, ne voyait rien, ne songeait à rien. Il éprouvait de véritables accès : un flot de sang lui montait à la tête, ses tempes battaient, il était le jouet d'impulsions qui le jetaient sur n'importe quelle femme.

Georget, dans *l'Examen médical des procès criminels des nommés Léger*, etc., cite ce cas :

Léger, vigneron, 24 ans, quitte la maison de ses parents pour aller chercher une place. Il erre dans les bois pendant huit jours, pris d'un désir insensé de manger de la chair humaine. Il rencontre une petite fille de 12 ans, la viole, lui déchire les organes génitaux, lui arrache le cœur, le mange et boit son sang, puis enterre le cadavre. Arrêté peu après, il fait tranquillement l'aveu de son crime, est condamné et exécuté. L'autopsie fut faite par Esquirol. Il trouva des adhérences entre la pie-mère et les couches corticales du cerveau.

(13) Lombroso, *Verzeni et Agnoletti*, Roma, 1873; Pasquale Penta, *Il perversimenti sessuali nell'uomo e Vincenzo Verzeni, strangolatore di donne*, 1893.

Dans ces cas, le vampirisme est une déviation sexuelle. L'amour, poli par la civilisation, s'accompagne normalement de violences, sensibles chez les animaux; certains même se dévorent après le coït. Les individus impuissants remplacent la copulation normale par ses manifestations de rage, qui, chez l'homme normal, sont estompées; c'est un acheminement vers le spasme ou une substitution équivalente. Souvent, les vampires furent considérés comme possédés des démons, qui, selon Eusèbe ⁽¹⁴⁾, se nourrissent de sang, cherchant à acquérir les qualités des mortels, ce qu'ils préféreraient être, assure saint Augustin. Quoique hypothétique, cette explication sait nous montrer cependant l'idée de dépersonnalisation du vampire; il est en effet dédoublé, sans personnalité nette. Il est remarquable de voir le besoin de sang chez des anémiques, des faibles d'esprit, vivant au ralenti, indécis, inquiets, qui sont attirés par cette sève, médicament opothérapique plein de force, qui supprime leurs troubles et leur anxiété. Browne raconte : « Je fus très frappé lorsque je fréquentais les asiles de Paris comme étudiant du nombre de femmes anémiques et hypocondriaques qui en venaient à me faire la confession lamentable d'avoir mangé de la chair humaine, dévoré des corps, d'être vampires. »

Ainsi, dans les deux cas, que le sang soit recherché volontairement par des gens en breuvages, bains ou transfusion, ou par les vampires dans leur impulsion, c'est pour se régénérer, pour acquérir des forces neuves. Rien ne saurait donner plus de vitalité que le sang, liquide prodigieusement vivant, la vie elle-même.

(14) Eusèbe, *Préparation évangélique*, I. 4, 5, 6.

III

« Quoi ! le sang d'une fille innocente était nécessaire au départ d'une flotte et au succès d'une guerre ! »

(Joseph DE MAISTRE, *Sur les sacrifices*, II.)

« C'était à la fin des temps où régnait Râ; le dieu convoque au conseil ses premiers nés, Shou et Tefnet, Geb et Nout, et leur dit : « Voici : les hommes, qui sont nés de moi » même, prononcent des paroles contre moi. Dites-moi ce » que vous ferez à ce sujet : j'ai attendu et ne les ai pas tués » avant de vous avoir entendus. » Le conseil est d'avis de détruire tous les vivants. Râ charge de ce soin sa fille Hâthor, qui pendant plusieurs jours massacre les hommes et piétine dans leur sang. La déesse, ivre de meurtre, aurait tout exterminé; mais le dieu, dans sa pitié, arrêta le carnage par un stratagème. Sept mille cruches furent emplies de mandragores macérées dans le sang des hommes; la boisson, répandue sur les champs, détourna la déesse, elle se mit à boire à satiété et ne vit plus les hommes. Quelques survivants de l'humanité vinrent alors offrir au créateur de combattre les derniers rebelles. Ce furent les dernières victimes. Râ conclut l'alliance avec les hommes et leur pardonna en ces termes : « Vos péchés vous sont remis; le meurtre des rebelles écarte » le meurtre de tous les hommes, de là viennent les sacrifices. »

Ce récit parvenu des tombeaux des rois thébains (1500-1100 avant J.-C.) et rapporté par M. Naville nous montre chez les Egyptiens l'idée d'une victime expiatoire rachetant l'humanité; elle se retrouve dans toutes les religions, avec beaucoup de netteté dans le Christianisme.

On a toujours insisté sur cette origine des sacrifices. Cependant, une autre existe, inscrite même dans le récit précédent : Hâthor se régale de sang. Le sang, qui donne de la vigueur aux hommes, la reviviscence aux défunts, est agréable à la divinité qui a créé l'homme à son image et à qui l'homme a attribué ses passions : « On connaît les différentes figures des dieux, leur âge, leurs habillements, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances, et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères », dit Cicéron (1). Le sang doit donc également donner de la force à la divinité. C'est « la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux » de la Bible. « Le sacrifice d'un homme, dit le Rudhiradhyaya, réjouit la Divinité pendant mille ans et celui de trois hommes pendant trois mille ans. » (2).

Ainsi au solstice d'hiver, où les jours commencent à allonger, l'homme tâche de précipiter ce phénomène; c'est le moment partout des grandes fêtes religieuses. Les anciens Mexicains sacrifiaient des victimes à cette époque pour permettre au soleil de récupérer sa force. Cette coutume survit sous une forme symbolique chez les Moki (3), ainsi que chez les Walpi (4).

Les ambassadeurs du roi de Mexico disaient à Cortez : « Seigneur, voilà cinq esclaves, si tu es un dieu fier, qui te paisses de chair et de sang, mange-les et nous t'en fournirons davantage. » (5).

Le sacrifice sanglant peut être considéré en quelque sorte comme une « transfusion » faite à la divinité. Ainsi, dans les conjurations, on offre à l'astre qui domine le moment des parfums, synthèses savantes, où le sang, qui en fait partie, renferme justement les qualités que l'on accorde à cet astre

(1) *De Natura deorum*, II, 28.

(2) Traduit du *Calica-Puran* par M. Blaquièrre (*Asiat. research*, Sir Will. Jones's Works, in-4°, t. II, p. 1038).

(3) *Nature*, 28 juill. 1898.

(4) J. W. Fewkes, *American Anthropologist*, mars 1898.

(5) Montaigne, *Essais*, I. I, ch. xxix.

et propres à le renforcer. Cornelius Agrippa nous en donne les recettes :

« Au Soleil : safran, ambre, musc, bois d'aloès, bois de Baume et fruits de laurier, avec giroffes, myrrhe et encens, pilés et mêlés avec certaine proportion, s'incorporant avec le cerveau de l'aigle ou du sang d'un coq blanc. »

« A la Lune : tête d'une grenouille qu'on a fait sécher et les yeux d'un taureau, de la graine de pavot blanc avec de l'encens et du camphre, qui s'incorporent avec du sang des règles d'une femme ou du sang d'une oie. »

« A Saturne : graine de pavot noir, graine de jusquiame, racine de mandragore, pierre d'aimant et de la myrrhe, avec cervelle de chat ou sang de chauve-souris. »

« A Jupiter : semence de frêne, bois d'aloès, storax, gomme de benzal, pierre de lasul et le haut des ailes de paon, s'incorporant avec du sang de cigogne ou d'hirondelle, ou de la cervelle de cerf. »

« A Mars : euphorbe, d'un arbre noir appelé bdellium, de l'armoniac, des racines des deux ellébores, de la pierre d'aimant et un peu de soufre; le tout s'incorpore avec la cervelle d'un corbeau, du sang d'homme et du sang d'un chat noir. »

« A Vénus : musc, ambre, bois d'aloès, roses rouges et corail rouge, et on achève avec des cervelles de passereaux et du sang de pigeon. »

« A Mercure : mastic, encens, girofle, quinte-feuille, pierre d'agate, s'incorporant avec de la cervelle de renard ou de belette et du sang de pie. »

On offre le sang des enfants et des vierges, le sang des rois; par la suite, on y substitua celui de victimes animales. Dans la Bible, Dieu ordonne le sacrifice des animaux premiers nés. En Floride, chez les Indiens, tout premier né était sacrifié au Soleil. Esclaves et prisonniers étaient immolés par les Caraïbes; la divinité « mangeait l'esprit et eux-mêmes, pour ne rien perdre, la chair ».

Veut-on s'assurer la faveur du dieu, c'est une hécatombe de victimes. Abraham est prêt à sacrifier son fils Isaac sans

l'intervention d'un ange qui n'apparaît pas pour la fille de Jephté. Josué immole les rois vaincus et Samuel coupe en morceaux le roi Agag sur la pierre sacrée de Guilgal, alors que Saül l'avait gracié, ne se conformant pas à l'ordre divin : « Frappe Amalek; tu ne l'épargneras point et tu feras mourir hommes et femmes, enfants et nourrissons, bœufs et brebis, chameaux et ânes. » (6).

Les Gaulois sacrifiaient leurs prisonniers à Teutatès, les rigoles des dolmens en restent un souvenir, et ceci fut aboli par Octave Auguste, les Mexicains à Vitzliputzli, le dieu couleuvre, les Phéniciens à Moloch; Flaubert donne une merveilleuse description des sacrifices à Carthage. Dans la guerre contre la Sicile, jamais Carthage ne s'était vue si près de sa perte; on immola à Saturne deux cents enfants des meilleures maisons. Néron, effrayé par l'apparition d'une comète, sacrifie des patriciens.

Avant une guerre, on veut s'en assurer le succès. Agamemnon veut tuer Iphigénie, à laquelle Arthémis substitue une biche

A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer lui répond par des mugissements,
La rive au loin gémit blanchissante d'écume,
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume,
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous...

On sacrifie aux mânes des ancêtres pour les régénérer. En 621 avant Jésus-Christ, aux obsèques de l'empereur Mou-Kouang, soixante-six victimes, dont un fils, trois frères et plusieurs membres de la famille du souverain, furent immolées sur la tombe (7). Au deuxième siècle avant notre ère, cent soixante-sept individus furent sacrifiés à l'inhumation de

(6) Samuel, 15, 1.

(7) Confucius, *Chi-King*, 1^{re} part., ch. xi, ode 6.

l'empereur Tsin-ché-hoang-ti. Les écrits des sages et des bouddhistes s'accordèrent pour proscrire ces immolations et inscrivirent un édit en 972 de notre ère. Les combats de gladiateurs furent introduits à Rome en 264 par Janius Brutus aux funérailles de son père, et même des gladiateurs spéciaux, les *Bustuarii*, devaient verser leur sang autour des bûchers où se consumaient les cadavres. A Karakoroum, dans le Pamir, les guerriers mélancoliques ensevelirent le cruel et sage Gengis-Khan dans un mausolée érigé par cinq cents captifs qui furent sacrifiés au défunt quand l'œuvre fut achevée.

Les Huns, à la mort d'Attila, coupèrent leurs cheveux, se balafèrent le visage, arrosèrent de sang humain la tombe de leur chef et y précipitèrent les esclaves qui l'avaient creusée. Il existait également au Dahomey de véritables hécatombes à la mort des rois. Chez les Achantis, une curieuse cérémonie annuelle, « la coutume du Bentama », consiste à barbouiller de sang le squelette des rois défunts.

La « renaissance d'Osiris », en Egypte, était accompagnée de rites propres à l'activer. Des victimes étaient immolées pour le ranimer. Ces victimes symbolisaient Seth, l'ennemi, qui avait le teint et le poil rouges, aussi sacrifiait-on de préférence des Lybiens aux cheveux roux, prisonniers de guerre. Dans la suite, on y substitua des victimes animales, ce furent les animaux déclarés dévoués à Seth : un taureau, une gazelle, une oie, un porc. Cependant, l'égorgement des animaux s'accompagna d'un simulacre de sacrifice humain : L'officiant se couchait dans la peau de la bête sacrifiée pour le compte du mort.

Au tombeau de Montouherzkhepshef, on peut voir un personnage, le « Tikenou », amené sur un traîneau en face d'une peau de bête; les passages suivants ne sont pas conservés, mais plus loin, dans un trou creusé en terre, on voit brûler la peau, la cuisse, le cœur du taureau et aussi des cheveux du Tikenou, qui sont là vraisemblablement pour remplacer le personnage lui-même (8).

(8) Moret, *Rois et dieux d'Egypte*.

Le roi a été considéré comme dieu ou comme son représentant terrestre, et, par suite, responsable des calamités publiques, de la guerre, des mauvaises récoltes ⁽⁹⁾. Ainsi, dans la Bible, on voit imputer au Pharaon les sept années de famine et les dix plaies d'Égypte ⁽¹⁰⁾; les légendes manethoniennes sur les rois Aménophis et Bocchoris les jugent responsables d'une épidémie de peste ⁽¹¹⁾. Il est curieux de rapprocher de cela que, pendant l'épidémie de choléra de 1832, catholiques et carlistes en profitèrent pour dénoncer l'incrédulité et le voltairianisme de Louis-Philippe ⁽¹²⁾.

Mais l'homme-dieu vieillit et périt : « Le danger est terrible, car si le cours de la nature dépend de la vie de l'homme-dieu, quelles catastrophes ne se produiront pas lorsqu'il mourra ! Il n'y a qu'un moyen de détourner le péril. C'est de tuer l'homme-dieu aussitôt qu'apparaissent les premiers symptômes de son affaiblissement et de transférer son âme dans un corps plus solide..., par exemple dans le corps d'un successeur vigoureux. » ⁽¹³⁾.

On retrouve le meurtre rituel partout. Au Malabar, jusqu'au xvi^e siècle, le roi devait se couper la gorge au bout de douze ans. Dans la région du Haut-Nil (districts de Fachoda), les rois du Shilluk étaient encore tout dernièrement soumis à ce régime meurtrier ⁽¹⁴⁾.

Les rois se sont donc efforcés partout d'échapper à cette sinistre fin en faisant admettre la substitution de victimes réelles ou fictives; mais de ce meurtre ils devaient recevoir un renouveau de jeunesse et de santé. Le sang de la victime

(9) Ammien Marcellin XXVIII, 5, 44.

(10) Genèse XLI, Exode X, 27.

(11) Josèphe, *C. Apion*, I, 26.

(12) Lucas-Dubreton, *La grande peur de 1832*.

(13) Frazer, *Le rameau d'or*, II, p. 44.

(14) Seligman, *The cut of Nya Kong and the divine Kings of the Shilluk*, p. 221. IV. Report of the Wellcome tropical research laboratories at the Gordon collège Khartoum, vol. B. Général Science, 1911.

devait régénérer leurs corps affaiblis par l'âge; ils étaient soumis à une sorte de baptême sanglant revivifiant.

Devant tous ces meurtres, excusés par la religion, Plutarque s'écriait : « Il est moins injurieux pour la Divinité de la méconnaître que de l'outrager et de lui offrir en sacrifice le sang des hommes. » (15).

(15) Plutarque, *De la superstition*, c. 13.

IV

« Eductumque terre vagina enterritus ensem
quaecumque ante animae tendunt polare cruorem
Disjice... »

(SILIUS ITALICUS.)

« On interroge aussi les enfers en répandant du sang. »

(SAINT AUGUSTIN, *La cité de Dieu*, VII-XXXV.)

Dévoiler l'avenir, savoir ce que sera demain, ce besoin anxieux a toujours existé. Pour satisfaire riches comme pauvres, mages, sorciers, pythonisses essayaient, par la lecture des astres, au milieu de leurs transes, de dévoiler l'inconnu. Les morts, semblait-il, devaient dissiper cette inquiétude, donner des conseils et faire profiter de leur expérience heureuse ou malheureuse. C'est un mort qui, reconnaissant de la sépulture que lui avait donnée le poète grec Simonide, lui fit éviter un naufrage ⁽¹⁾. Aussi, s'est-on évertué à les faire apparaître, ne serait-ce qu'un instant, et ceci en répandant du sang, puisqu'il les attire et leur donne de la force. Dans son *Traité des sacrifices*, au chapitre « du vrai culte », Porphyre écrit : « L'âme ayant, même après la mort, une certaine tendresse pour son corps, une affinité proportionnelle aux violences qui rompirent son union spirituo-corporelle, nous voyons nombre d'âmes voltiger éplorées autour de leurs débris terrestres; nous les voyons même rechercher avec empressement les restes des cadavres étrangers, mais avant tout, le sang fraîchement versé, qui semble leur rendre, pour un instant, quelques-unes des facultés de la vie. Aussi les enchanteurs abusent-ils souvent de cette connais-

(1) Valère Maxime I, 7.

sance dans la pratique de leur art. Nul d'eux qui ne sâche faire violences aux âmes en les évoquant, soit à l'aide de quelques débris des corps qu'elles animèrent, soit en les appelant au-dessus des vapeurs du sang. » Plus près de notre époque, Cornelius Agrippa l'explique en ces termes : « Il paraît que les âmes qui aiment encore après la mort leurs corps qu'elles ont laissé, comme sont les âmes dont les corps n'ont pas eu la sépulture qui leur était due ou qui ont quitté leurs corps par voie de mort violente, errant encore autour de leurs cadavres dans cet esprit trouble et humide qui les attire comme vers quelque chose de familier, on peut, en connaissant les moyens qui les attachaient autrefois aux corps, les évoquer et les attirer facilement par de semblables vapeurs, liqueurs et odeurs corporelles, en y ajoutant quelques lumières artificielles, des chants, des sons et choses approchantes qui puissent mettre en mouvement l'harmonie même imaginative et spiritale de l'âme, sans négliger les saintes invocations et autres choses de cette sorte qui sont tirées de la religion, à cause de la partie rationnelle de l'âme qui est de nature supérieure. » (2).

L'*Odyssée* nous relate longuement comment Ulysse, sur les conseils de la magicienne Circé, put évoquer l'ombre de sa mère :

« Après avoir adressé aux morts mes prières et mes vœux, j'égorge les victimes sur la fosse. Le sang coule en noirs torrents. Du fond de l'Erèbe s'élève alors de tous côtés le peuple léger des ombres...

» ... Fils de Laërte, me dit-il (Tirésias), recule de la fosse; retire ton glaive, et laisse-moi m'abreuver de ce sang, c'est alors que je te dévoilerai l'avenir!...

» ... Celui des morts auquel tu permettras de s'approcher de cette fosse et de s'abreuver de ce sang ne tardera pas à te reconnaître et t'instruira de ce qui peut t'intéresser. Mais celui que tu en écarteras fuira dans la nuit profonde...

(2) *La philosophie occulte*, t. III, ch. XLII.

» ... Ma mère enfin s'approche et touche de ses lèvres le sang noir des victimes... » (3).

Dans Virgile (4), Enée aux Enfers use également de cette méthode et Horace nous dépeint Canidie creusant une fosse (5). La sorcière de Thessalie de Lucain (6) pratique une incision dans le gosier du cadavre d'un légionnaire romain; elle y enfonce une houe, avec laquelle elle le traîne sur la terre jusqu'à une grotte consacrée à ces horribles mystères, au milieu d'une forêt où n'a jamais pénétré la lumière du soleil. Là, elle revêt son costume officiel, détache ses cheveux, liés par une vipère, et les laisse retomber sur son visage. Elle remplit la poitrine du mort avec du sang chaud fourni par une blessure toute fraîche, mêle tous les poisons que produit la nature, ce qu'on appelle l'écume de la lune, la bave des chiens enragés, les entrailles du lynx, les os de l'hyène, les yeux du dragon, le serpent ailé du désert, le céraste, toutes les herbes vénéneuses. Vatinius, client de Cicéron, sacrifiait des enfants pour communiquer avec les ombres (7).

Les Hébreux se réunissaient souvent sur les hauts lieux, car c'était là qu'ils creusaient la fosse où était versé le sang propre à attirer les âmes. L'Ecriture leur défend véhémentement maintes fois (8) et Ezéchiël lui-même les menaça des foudres divines s'ils persistaient dans cette pratique (9). Après l'avoir strictement interdite lui-même, Saül eut néanmoins recours à la pythonisse d'En-Dor, pour qu'elle pût lui faire apparaître l'ombre de Samuel (10).

Mêmes rites plus tard dans les messes noires. Le juriste

(3) Homère, *Odyssée*, I. III.

(4) *Enéide*, II, p. 703 et suiv.

(5) Horace, I. I, satire VIII.

(6) *Pharsale*, VI, p. 580 et suiv.

(7) Cicéron, *in* Vatin, 6.

Voir également Origène cont. Celse, VII, 19; Tacite, *Annales*, 11, 22; Pline, XXX, 1, 5; *Macrobe Saturn*, III, 9; Apulée, *Metam*, I; Tertullien, *Apol*, 22

(8) L. XIX, 26.

(9) Ezéchiël, XXXIII, 25.

(10) Samuel, I, 28.

Jean Bodin, procureur du roi, nous fait, dans sa *Démonomanie des sorciers* (1580), le récit d'une « messe de sang » célébrée à minuit, le 28 mai 1574, au château de Vincennes.

Charles IX malade s'inquiétait de l'avenir. L'officiant fut un moine jacobin et la victime un jeune et beau garçon juif, revêtu de blanc pour la circonstance. A part le roi Charles et la reine Catherine, étaient là trois familiers. Sur l'autel, l'image du diable foulait la croix renversée et pendant la messe sacrilège furent consacrées deux hosties, l'une noire et l'autre blanche, avec laquelle le jeune garçon communia. Aussitôt, le prêtre l'égorgea, plaça la tête sanglante sur l'hostie noire dans la patène et l'exposa entre des bougies noires allumées. Le sacrificateur adjura le démon de répondre par cette tête à la question qu'allait poser mentalement Charles IX : « *Vim patior* (« j'y suis forcée »), répondit-elle lentement. Charles IX, hagard, fou de terreur, se rejeta en arrière, criant : « Eloignez cette tête, éloignez cette tête ! » et ne répéta que ces paroles jusqu'à sa mort, survenue le lendemain, après une triste agonie, « suant du sang ».

Quels que soient les doutes qui peuvent s'élever sur l'authenticité de cette histoire, il est néanmoins exact que dans les messes noires la tension des esprits était si grande que l'on assistait à de nombreuses crises convulsives. C'étaient aussi de grandes séances érotiques, l'odeur du sang se mêlait à celle des parfums aphrodisiaques. Que de sang fut versé ainsi chez la Voisin ! La messe était souvent célébrée sur le corps nu du postulant ; on sait notamment que Mme de Montespan se conforma à ces rites. Il était, paraît-il, assez rare qu'une messe noire suffise pour révéler ce que l'on désirait savoir ; selon les sorcières, il en fallait trois consécutives. Aussi devant l'excitation collective des assistants et leur énervement poussé à l'extrême, miracles et apparitions n'étaient point rares.

Le maréchal Gilles de Rais, qui égorgea plusieurs centaines d'enfants, a été maintes fois accusé de sadisme et de pédérastie. Cependant, il est plus vraisemblable de croire

que ces meurtres furent pratiqués pour des évocations, car Gilles de Rais s'adonna toujours à la magie et recherchait la transmutation des métaux en or. On s'en est tenu à l'aveu qu'il fit dans la supplique adressée, en vue d'obtenir sa grâce, à Charles VII pendant son procès : « Estant d'aventure, dans la librairie dudit château, je trouvai un livre latin de la vie et des mœurs des Césars de Rome, par un savant historien qui a nom Suetonius; ledit livre était orné d'images fort bien peintes, auxquelles se voyaient les déportements de ces empereurs païens, et je lus en cette belle histoire comment Tibérius, Caracalla et autres Césars s'esbattaient avec des enfants et prenaient singulier plaisir à les martyriser. Sur quoi, je voulus imiter les dits Césars et, le même soir, je commençai à ce faire en suivant les images de la leçon et du livre. »

Ainsi le maréchal, après toutes les promiscuités de sa vie dans les camps, aurait attendu pour s'invertir la lecture de Suétone, qui, s'il parle des turpitudes des Césars, ne s'étend guère sur les détails! Gilles de Rais savait bien que mieux valait, dans son intérêt, s'accuser coupable d'énormités sexuelles que de commerce avec Satan, crime impardonnable aux yeux des gens d'Eglise.

Pour toute évocation, il faut, en effet, verser du sang. Les âmes des morts le recherchent, et cette notion a eu tant de créance qu'elle a même donné cours à une superstition qui a sévi violemment chez tous les peuples : la légende des vampires.

D'origine slave, elle se manifesta en Hongrie dès les premiers temps du Moyen Age. Le mot français vampire vient de l'allemand « vampyr », tiré du mot slave « oupir », qui paraît lui-même se rattacher au mot turc septentrional « uber », signifiant sorcier. La nuit, certains morts sortaient de leurs tombes, profitaient du sommeil de ceux qu'ils trouvaient pour leur sucer le sang et, repus, rejoignaient leurs cercueils. La victime ne sentait rien ou se réveillait en proie à la plus affreuse terreur, se croyant étouffée. Quand on déterrait le cadavre, on le trouvait toujours frais, son sang était rutilant

et fluide. La victime succombait, en général, dans les trois jours, à la suite d'une inexprimable langueur. Il y eut une rage collective vis-à-vis de ces cadavres que l'on supposait vampires; on les déterra, les exorcisa, les mutila horriblement. Souvent on les réenterrait et un pieu leur transperçait la poitrine au niveau du cœur, pour éviter leur réapparition. Ainsi font encore de nos jours les Chinois lorsqu'ils redoutent l'âme d'un défunt inhumé contrairement aux rites ou privé des sacrifices funèbres ordinaires; ils enfoncent un clou dans le tumulus pour fixer cette âme dans le tombeau.

Tout cela prit le caractère d'une folie épidémique. L'hystérie s'en mêla et les victimes des vampires ne manquèrent point; d'autre part, certains cadavres retrouvés intacts grâce à la nature du terrain où ils gisaient donnèrent plus de poids à cette superstition. Elle subsista longtemps, et en Grèce, aux dires de Debay, on croit encore à l'existence des Bronkokola, suceurs de sang ⁽¹¹⁾, et en Valachie, il existe de semblables légendes sur les Vukodlacks ⁽¹²⁾.

(11) *Histoire des sciences occultes*, 1860.

(12) Max Simon, *Crimes et délits dans la folie*, 1886.

V

« ... Elle en composa un horrible mélange et les fit bouillir dans un vase d'airain avec de la ciguë et du sang nouvellement répandu. »

(OVIDE, *Métamorphoses*, c. 4, p. 503-504.)

Le besoin de faire disparaître ses ennemis ou amis gênants a fait naître une grande quantité de recettes savantes. Les poisons naturels étaient additionnés d'incantations, de formules magiques pour renforcer leur action, et plus les formules étaient compliquées, mieux elles restaient secrètes dans les mains d'une certaine classe, qui trafiquait sur ce désir d'expédier son entourage dans un monde autre.

Le sang est à la base de nombreux poisons. Force vitale par excellence, mélangé à des substances nocives, il leur communiquait plus de vertu; de même il devait logiquement nuire lorsqu'il était corrompu ou tiré des animaux impurs de la nomenclature biblique (1).

Sur les grimoires, on n'a pas toujours osé noter l'emploi du sang humain, mais il est bien certain que, souvent, où la formule parle de sang de belette, de bouc, etc., le magicien traduisait par sang humain, et nous en trouvons la preuve dans tous ceux qui se sont élevés contre ces pratiques.

« On avait trouvé dans le palais, sur la terre et autour des murs, des débris de cadavres arrachés aux tombeaux, des formules d'enchantelements et d'imprécations, des lames de plomb sur lesquelles était gravé le nom de Germanicus, des cendres à demi brûlées par un sang noir... », relate Tacite (2), et Sprenger, dans son *Malleus maleficorum*, assure que les sorcières faisaient bouillir dans des chaudières la chair d'en-

(1) *Lévitiques*, 11.

fants mort-nés; avec du sang, le bouillon servait à la confection des poisons. Le sang versé dans les messes noires était épaissi avec la cendre d'un autre enfant préalablement brûlé et servait à préparer des philtres mélangés avec des morceaux d'hostie.

Partout, à toute époque, le sang fut utilisé ainsi. Appollonius, dans les *Argonautes*, parle de « l'herbe de Prométhée », qui vient du sang meurtri et pourri qui fut répandu en terre lorsqu'un vautour déchirait le foie de Prométhée; le suc noir de la racine serait un merveilleux poison. Le sang de hyène mêlé au sang de belette permet d'attirer la haine de tous sur celui contre qui on l'emploie, assure Pline, et au Moyen Age grande était la croyance en la virulence des philtres contenant du sang de basilic, serpent de la Cyrénaïque qui a en forme de diadème une tache blanche sur la tête.

Ajoute du sang de babouin
et le charme sera efficace!

dit autour du chaudron l'une des sorcières de Macbeth (3).

Un collyre fait avec du sang de huppe, de chauve-souris et de bouc, fait voir des ombres en l'air et ailleurs, note Cornelius Agrippa (4).

A notre époque encore, certaines peuplades utilisent le sang dans les poisons. Blaise Cendrars nous cite cette incantation magique de la Guyane :

Piaye, Piaye
Choc en retour.
Les maléfices et le mauvais œil.
Ce que tu vois en songe, tu le songes en vie.
Les sucs noirs et l'enfant mort.
Que le sang de la poule rejailisse sur toi !
Griffe, main morte...

(2) *Annales*, II, 69.

(3) *Macbeth*, acte IV, sc. I, 31-34.

(4) *La philosophie occulte*, t. I, p. 116.

Par-dessus tout, le sang des règles, qui chez les Anglo-Saxons concrétise tout le dégoût et toute l'abomination dans l'adjectif « bloody », fut d'un grand emploi.

La répulsion pour la femme qui a ses règles se remarque dans toutes les religions :

« La femme qui aura un flux de sang en sa chair restera sept jours dans son impureté; quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir. » (*Lévitiques*, 15-19.)

« Si un homme couche avec une femme qui a son indisposition et découvre sa nudité, s'il découvre son flux et qu'elle découvre le flux de son sang, ils seront tous deux retranchés du milieu de leur peuple... » (*Lévitiques*, 20-18.)

« La sagesse, l'énergie, la force, la vue et la vitalité d'un homme qui approche une femme souillée d'excrétions menstruelles périssent définitivement. » (*Lois de Manon*, IV, 41.)

Zoroastre édicte des peines semblables : « L'homme commet une des actions qui rendent coupables du « tanafour » (péché qui empêche d'arriver au ciel) lorsqu'il a commercé avec une fille nubile qui a ses règles. »

Chez les nègres du Surinam, une femme doit vivre solitaire tout le temps de ses règles; il est dangereux pour tout homme, toute femme de s'en approcher, et quand elle voit venir à elle, elle crie toute angoissée : « Mi Kay! » (je suis impure.) Pour Havelock Ellis, cette coutume qu'il rapporte serait due au sentiment de l'infériorité de la femme.

En règle générale, l'Eglise a horreur des femmes en menstruation. « Templum œdificatum super cloacam », elle leur a souvent refusé les sacrements et interdit l'entrée des lieux saints ⁽³⁾. Les pénitenciers anglo-saxons refusaient strictement l'entrée de l'église aux femmes dans cet état, et c'est Grégoire II, semble-t-il, qui abolit cette doctrine. Ils imposaient une pénitence de cinquante jours pour relations sexuelles pendant la menstruation.

(3) Dufour, *Histoire de la prostitution*, t. III, p. 116.

Dans cet état, la femme a été souvent considérée sous l'influence d'un esprit et chargée d'une puissance mystérieuse. Pour certaines peuplades océaniques, la menstruation est due à la piqure d'un serpent ⁽⁶⁾.

« Il serait difficile de rien trouver qui fût plus fécond en effets prodigieux que le flux menstruel. Qu'une femme en cet état s'approche, les vins nouveaux s'aigrissent, les grains qu'elle touche deviennent stériles, les jeunes greffes périssent, les plantes des jardins se dessèchent et les fruits de l'arbre sous lequel elle s'est assise tombent... Les chiens qui en ont goûté deviennent enragés, et le venin de leur morsure est sans remède... Les plus petits animaux, les fourmis, en ressentent l'impression. » ⁽⁷⁾. Ces assertions de Pline ont encore créance dans l'Italie moderne, et d'après Bastanzi on use du sang des règles pour protéger les potagers des chenilles. Cornélius Agrippa lui attribue de semblables vertus : « Lorsqu'il tombe sur l'airain, il produit une rouille très pernicieuse et en fait un très mauvais poison. » ⁽⁸⁾. En Allemagne, jusqu'au xvm^e siècle, on a cru que les poils d'une femme pendant ses règles, enterrés, se transformaient en serpents, de même que dans la fable le sang qui coulait de la tête tranchée de la gorgone ⁽⁹⁾.

Dans les grandes raffineries du Nord de la France, le règlement défend strictement aux femmes d'entrer dans la fabrique pendant que le sucre bout ou refroidit, pour cette raison que si elles avaient leurs règles le sucre noircirait. Et c'est pour la même raison qu'à Saïgon on n'emploie pas la femme dans les fabriques d'opium, car en sa présence l'opium tourne et devient amer; et les femmes annamites elles-mêmes disent qu'il leur est très difficile de préparer des pipes d'opium pendant la période cataméniale ⁽¹⁰⁾.

⁽⁶⁾ Frazer, *Golden Bough*, t. II, p. 231; Crowley, *Mystic Rose*, p. 49.

⁽⁷⁾ *Histoire naturelle*, l. VII, xiii, 15.

⁽⁸⁾ La philosophie occulte, l. I, ch. xlii.

⁽⁹⁾ Ovide, *Métam.*, IV, 617.

⁽¹⁰⁾ Dr L. Laurent, *De quelques phénomènes mécaniques pendant la période menstruelle* (*Annales de sciences psychiques*, sept. et oct. 1897).

En 1878, un membre de l'Association médicale britannique écrivit à la rédaction du *British Medical Journal* pour demander : « Est-il vrai qu'une femme ayant ses règles gâte les jambons qu'elle prépare? » Il avait connu deux cas de ce genre. Un autre médecin demanda : « Si tel est le sort des jambons, quel sera celui des malades soignés par des doctresses ayant leurs règles? » Et un troisième : « Je croyais reconnu par toute maîtresse de maison et cuisinière que la viande se gâte si elle la sale pendant la période menstruelle et je m'étonne de voir tant de lettres vous parvenir sur ce sujet. Si je ne me trompe la question a été discutée il y a quelques années dans les périodiques, c'est un fait indiscutable que la viande se corrompt quand elle est touchée par des femmes ayant leurs règles. Quelle qu'en soit la raison, j'affirme le fait positivement. » (*British Medical Journal*, 1878.) (11).

Il est curieux de noter en tous temps et en tous lieux la communauté de ces croyances. On a affaire sur ces questions à un inextricable tissu de phénomènes divers : folklore, autosuggestion, fausses observations d'anormales, d'hystériques, certaines coïncidences.

Autre poison utilisé dans l'antiquité est l'« Hyppomanes », « tiré du sang qui coule des parties naturelles des cavales en chaleur », écrit Tibulle (12). C'est également cette origine que lui attribuent dans leurs vers Juvénal et Virgile (13). Mais Divus Curtius en donne une autre explication : « L'Hypomanes est, dit-on, un morceau de chair noire et ronde, de la grosseur d'une figue sèche, que le poulain apporte sur le front en naissant. La mère, ajoute-t-on, l'arrache aussitôt qu'il est né pour le manger; et si elle ne le trouve pas, elle a une si grande aversion pour son poulain qu'elle ne le peut souffrir. » (14). Pline (15) et Cornélius Agrippa (16) le décri-

(11) Rapporté par Hovelak Ellis, *loc. cit.*

(12) L. II, élégie IV.

(13) *Géorgiques*, l. III.

(14) *Divus Curtius*, t. VI, p. 22.

(15) *Hist. Nat.*, l. VIII, LXVI.

(16) *Loc. cit.*

vent à peu près dans les mêmes termes. Il est parlé de l'Hyppomanes dans un petit in-folio, imprimé à Londres en 1671, traduit en français avec ce titre superbe : *Méthode nouvelle et invention extraordinaire de dresser les chevaux et les travailler selon la nature, qui est perfectionnée par la subtilité d'un art qui n'a jamais été trouvé que par le très noble, haut et très puissant Prince Guillaume de Cavendish, Duc, Marquis, etc.*

L'auteur y prétend qu'il n'a jamais existé rien de tel au front du poulain. Aussi est-il vraisemblable d'accepter la définition de Tibulle et de Virgile. Ceci amène à parler des philtres d'amour, qui, d'ailleurs vu leur but, doivent se classer dans un chapitre sur les poisons. En effet, l'Hyppomanes a passé pour le plus fameux de tous les philtres, quand, étant mis en poudre, il est pris avec le sang de celui qui veut se faire aimer (17).

Le *Solide Trésor du Petit Albert* donne plus de précisions : « On prétend que si l'on fait sécher l'Hyppomanes dans un pot de terre, neuf, vernissé, dans un four, quand le pain en est tiré, et que si, en le portant sur soi, on le fait seulement toucher à la personne dont on voudra être aimé, on réussira. »

Pour Cornelius Agrippa, « il a une très grande vertu pour exciter à l'amour, quand on en prend en potion avec le sang de ce qu'on aime ».

On s'est également servi de tout temps du sang des règles dans la composition des philtres d'amour. L'abbé Guibourg, l'officiant des messes noires qui se pratiquaient chez la sinistre Voisin, pour fabriquer un philtre sur la demande d'une dame des OEillettes, lui prit de son sang (elle était indisposée). L'homme qui l'accompagnait lui donna de sa semence et dans le calice cela fut mélangé avec de la poudre de sang, de la farine. H. S. Strack donne des cas allemands actuels de jeunes filles ayant versé quelques gouttes de leur

(17) *Divus Curtius, loc. cit.*

sang menstruel dans le café de leurs amoureux pour les rendre fidèles (18). On use encore de ce moyen dans nombre de campagnes françaises, les femmes n'omettant aucune méthode dans l'espoir d'arriver à leurs fins.

Deux vieux vers anglais (19) nous mettent en garde :

« O! menstruating woman, thou'rt a fiend
From whom all nature should be closely screened! »

(18) *Der Blutaberglaube inden Menscheit*, 4^e édit., 1892, p. 14-18.

(19) Rapportées par Havelock Ellis, *loc. cit.*

VI

Que de choses pourraient encore être dites sur le sang. Sujet inépuisable, puisque la vie même. Quel savant et poète saura chanter sa force, ses effluves, qui dirigent nos pensées, nos actions, nos passions, haine et amour.

Liquide vivant plein de mystère, il nous rattache à tous ceux qui nous ont précédés; gage d'immortalité, il les fait revivre en nous; c'est lui qui fait notre « moi », c'est lui que nous donnons dans un ultime effort, que nous versons pour défendre ce que nous avons de plus cher. Nulle offrande qui soit plus grande, nulle richesse n'eut de tout temps plus de prix. Fertile don du guerrier pour sa patrie, du croyant pour sa foi.

Non vi si pensa quanto sangue costa! (1)...

(1) Dante, *Divine Comédie*, Amyot, 1837, XXIX, 91.

CONCLUSION

Le sang, que Janbreau appelait « l'idéal physiologique », a toujours été l'expression même de la vie, de la personnalité.

Le sang pur a toujours été recherché pour faire revivre les morts ou prolonger la vie des faibles. Dans le vieux monde historique, l'oracle cherche encore l'inspiration dans la coupe du rite, emplie de sang. Le San Greal merveilleux nous apporte la mystérieuse tradition.

Civa, traversant Ceylan, eut soif; il prit dans le creux de la main de l'eau d'une source pure, mais, piqué par une épine, il la rejeta sur le sol, où les gouttelettes, se cristallisant, sont devenues les nombreuses gemmes que l'on trouve dans l'île. Le sang de Hyakintos, blessé par le disque pendant le match qu'il disputait avec Apollon, donne naissance à la fleur odorante : la jacinthe. Adonis fut tué par un sanglier. Aphrodite courut au secours du jeune homme, mais trop tard. Dans sa hâte, la déesse, qui était pieds nus, s'écorcha aux cailloux et aux épines du chemin, elle arrosa la terre de son sang et depuis ce jour les roses, jadis blanches, sont devenues incarnat.

Pour nous régénérer, il fallait du sang : *Sine sanguine non fit remissio* ⁽¹⁾, du sang pur, du sang divin. « Le sang de l'agneau nous purifie », dit saint Jean.

« Il y a ce grand coup en plein cœur, d'où jaillit de toutes parts le témoignage et la gloire et merci! et l'absolution.

» Il y a ce sang généreux...

(1) Hébr., ix-22.

» Ce sang pour que la terre natale l'absorbe et le médite en silence.

» Le sang qui s'est ouvert un passage à travers le corps déchiqueté.

» (Béni le ventre qui t'a conçu et le sein qui t'a allaité.)

» Il y a cette grande confession rouge ainsi qu'un fleuve spirituel.

» Et ce sang qui sur l'autel chaque matin se mélange au sang d'Abel. » (Paul Claudel.)

Sur le Golgotha, dit une belle légende, où s'érigéait la croix, avait été enterré Adam, et sur ses ossements ruisselait le sang divin.

VU, BON A IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*

Le Président,

C. SIGALAS.

DUPERIE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER .

Bordeaux, le 9 mars 1933.

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

- AGRIPPA (Cornélius). — La Philosophie occulte. 2 vol. Bibl. Chacornat, 11, quai Saint-Michel, Paris.
- AUGUSTIN (Saint). — La cité de Dieu. 4 vol., Paris, J. Rollin, 1737, in-12.
- AMMIEN (Marcellin). — Trad. Mich. de Marolles, Paris, C. Barbin, 1672, in-12, 3 vol.
- Biblia Sacra*. Lugduni, 1545, in-fol., 7 vol.
- BOUTET (Pierre). — Crimes rituels.
- BROWNE. — *Journal of Medical Science*, janv. 1875.
- CICÉRON. — Œuvres. Trad. Delcasso, Paris, C. C. F., Panckouke, 1830-1837, in 8°, 36 vol.
- CONFUCIUS. — Philosophie Parisiis, D. Hortemels, 1687, in-fol.
- COUSIN. — Cours de philosophie. Paris, 1828-1829, in 8°, 5 vol.
- DUMAS. — La théorie de l'émotion par W. James.
- EBBINGHAUS. — Précis de psychologie. Trad. Raphaël.
- ELLIE HOVELOCK. — Etudes de psychologie sexuelle. La pudeur.
- EPAULARD. — Vampirisme. Thèse Lyon, 1901.
- FRASER. — Le Rameau d'Or.
- GOËTHE. — Les deux Faust. Trad. Gérard, Paris, 1843, in-18.
- GOUGENOT DES MOUSSEAUX. — Les hauts phénomènes de la magie. Paris, 1864.
- GÖRRES. — Mystique. Trad. Charles Sainte-Foi. Paris, Poussielgue Rosand, 1861.
- HÉRODOTE. — Histoire. Trad. F. Miot, Paris, F. Didot, 1822, in-8°, 3 vol.
- HOMÈRE. — L'Iliade et l'Odyssée. Trad. de la Valterie (Hollande), 1782, in-12, 2 vol.

HORACE. — Œuvres. Trad. Michel de Morolles, Paris, de Luyne, 1678, in-12, 2 vol.

JAMES (William). — Sentiment de l'effort. Critique philos., 1880.
Principles of Psychology.

LANGE. — Les émotions. Tr. Dumas.

LUCRÈCE. — De natura rerum. Trad. Lagrange. Paris, Garnier frères.

MALEBRANCHE. — De la recherche de la vérité. Paris, David, 1712, in-12, 4 vol.

MAINE DE BIRAN. — Œuvres philosophiques publiées par V. Cousin, Paris, 1844, in-8°, 4 vol.

MAISTRE (Joseph DE). — Soirées de Saint-Pétersbourg, publié par M. Bine de Saint-Victor, 2^e édit., Lyon et Paris, 1834, in-8°, 2 vol.

MIGNE (Abbé). — Livres sacrés de toutes les religions de l'Orient. Paris, 1858, in-8°.

MONTAIGNE. — Essais. Paris, Blageart, 1580, in-fol.

MORET. — Au temps des Pharaons. Mystères Egyptiens.

OVIDE. — Métamorphose. Trad. Pierre Duryer, Paris, J.-B. Coignard, 1693, in-12, 3 vol.

PASCAL. — Œuvres. Edit. de l'abbé Bossut, La Haye, 1779, in-8°, 5 vol.

PLINE. — Sec. Hist. Nat. Curis Harduini, Paris, 1865, in-4°, t. II.

PORPHYRE. — Œuvres. Paris, Debure l'aîné, 1747, in-12.

PLUCHE. — Histoire du ciel. Paris, veuve Estienne, 1739, in-12, 2 vol.

QORAN. — Trad. Kasimiski. Nouv. édition, Paris, Charpentier, 1869, in-12.

RABELAIS. — Œuvres Amsterdam, 1711, in-12, 5 vol.

REGNAULT. — Le sang dans la magie et les religions. Bibliothèque Chacornac, Paris.

REY (Abel). — La science orientale avant les Grecs.

RIBOT. — Psychologie de l'attention. Alcan, 1889.

SIDOINE APPOLINAIRE. — Œuvres. Trad. J.-F. Grégorie et F.-Z. Colomber, Lyon et Paris, 1836, in-8°, 3 vol.

SIMON. — Crimes et délits dans la folie.

STRABON. — Géographie. Trad. du grec par Fr. J. de la Porte du
Theil, Paris, 1805-1819, in-4°, 5 vol.

TACITE. — Annales. Trad. Dureau de Lamalle, Paris, L.-G. Mi-
chaud, 1817-1818, in-8°, 6 vol.

TITE-LIVE. — Histoire. Trad. Guérin, Paris, L. Dupuis, 1739-1740,
in-12, 10 vol.

VIRGILE. — Œuvres. Enéide. Trad. Villeneuve et Amor, Paris,
Ponckouke, 1833-1835, in-8°, 4 vol.

